

PETER CAMERON

CE QUI ARRIVE
LA NUIT

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par CATHERINE RICHARD-MAS

www.bourgoisediteur.fr

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◇

À la douce mémoire de
Eric Ashworth et Irene Skolnick

Miss Goering leva les yeux vers le ciel ; elle cherchait les étoiles, espérant de toute son âme qu'elle en apercevrait. Elle demeura immobile un long moment mais elle ne put dire si la nuit était étoilée ou non car, bien qu'elle fixât le ciel avec une attention soutenue, les étoiles avaient l'air d'apparaître et de disparaître si vite qu'elles ressemblaient plus à des phantasmes qu'à des astres réels.

JANE BOWLES – *Deux dames sérieuses*¹

1. Traduction de Jean Autret pour les éditions Gallimard (1969).

UN

Le soir tomba avec une déroutante soudaineté, comme un rideau baissé en hâte sur la débâcle effarante d'une pièce de théâtre amateur. Puis l'homme s'aperçut que l'obscurité n'était pas due au coucher du soleil mais au fait que le train entra dans une épaisse forêt, laissant derrière lui les vastes champs de neige traversés tout l'après-midi. Les sapins, hauts et denses, se massaient le long de la voie comme des enfants se pressant contre la fenêtre d'une classe pour mieux voir quelque horrible accident survenu dans la rue.

Sa femme était assise en face de lui ; il n'y avait qu'eux deux dans le petit wagon lambrissé de ce train vieillot. Pendant un long moment elle avait contemplé le paysage d'un air absent, fascinée, semblait-il, par l'étendue infinie de la toundra, mais elle eut soudain un mouvement de recul quand le train entra dans les bois noirs, comme si les arbres qui effleuraient les flancs du wagon risquaient de l'égratigner. Elle toucha sa joue endolorie depuis la veille au soir par une vilaine écorchure.

Ils étaient allés voir le marché de la ville où ils passaient la nuit car, sans être des touristes, ils n'en étaient pas moins des étrangers et aspiraient à se fondre en un lieu, un lieu quelconque, même juste le temps d'un soir. Et la femme s'était efforcée de trouver du charme à ce marché, car elle avait atteint un moment de sa vie où il lui fallait déceler et apprécier la moindre grâce ou beauté qu'elle croisait, mais ce marché-là en était singulièrement dépourvu, car on n'y trouvait rien d'autre que du poisson, de la viande et des légumes racines, or le poisson ne paraissait pas frais, la viande n'était qu'organes, cervelles, pieds, langues et cœurs, et les

légumes, tous des végétaux d'hiver, racines, tubercules et autres choses sans couleur sauvagement arrachées à leur lit de terre froide. Pas de pyramides éclatantes de tomates et de pêches, pas de bouquets de basilic et de capucines, pas d'yeux de poissons en cabochons luisants, pas de pavés de bœuf à la chair persillée. Puis elle avait vu, au loin, un unique étal vendant d'extraordinaires fleurs de serre et s'était élancée dans cette direction, avide de trouver quelque chose qui ne détourne pas complètement le passant de la vie. Son mari avait repéré l'artifice avant elle et tenté de l'entraîner dans une autre allée, mais elle se dégagea et courut vers l'exubérance multicolore de ces fleurs, espérant enfouir le visage dans la douceur parfumée de leurs pétales, en acheter une brassée et se promener avec, comme une mariée, comme une diva sous les feux de la rampe, mais devant l'étal d'un poissonnier, elle avait glissé dans une flaque d'eau glacée et chuté, s'éraflant la joue et les paumes sur le béton mouillé, écailleux.

Ce fut seulement quand son mari l'eut rejointe et aidée à se relever qu'elle se rendit compte qu'il s'agissait de fleurs en plastique. Pas même en soie ! Des fleurs en soie, elle aurait au moins pu les caresser.

Au bout d'un moment, la femme retourna à la lecture du livre ouvert sur ses genoux. Elle avait trouvé ce vieux volume, *The Dark Forest* ¹ de Hugh Walpole, dans la salle d'attente d'une gare qu'ils avaient traversée, manifestement laissé là par un voyageur. Pendant quelque temps après que l'obscurité survint – ou qu'ils y pénétrèrent – elle continua de lire mais, soudain, elle leva les yeux de son livre pour regarder la noirceur fugitive des vitres du wagon et demanda : Il y a une lampe qu'on puisse allumer ?

Il restait juste assez de clarté dans la voiture pour constater qu'il n'y avait pas de lampe.

Je n'en vois pas, dit son mari.

En toute logique, il devrait y en avoir une, dit-elle.

Oui, dit-il, en toute logique.

Elle poussa un soupir déçu, à cause de l'absence de lampe ou de la réaction de son mari à cette absence, il n'aurait su dire. Sans doute les

deux, et plus.

Cela faisait des jours qu'ils voyageaient. Ils avaient d'abord pris l'avion, puis le train et le ferry, puis de nouveau le train, car leur destination était un lieu à la lisière du monde, au fin fond du nord d'un pays nordique, qu'on ne pouvait rallier sans peine. Leur trajet ressemblait à un voyage des siècles passés, une affaire de jours plutôt que d'heures, où la terre grave et réelle sous leurs pieds affirmait constamment son immensité.

Un vrai soir survenait à présent, l'obscurité résultant de l'absence du soleil et non de son oblitération. Ils regardèrent la nuit se faire derrière la vitre. La femme effleura son reflet que l'obscurité du dehors venait de révéler. Regarde-moi un peu, dit-elle : complètement décharnée. *Décharnée*, mon Dieu, ce que je déteste ce mot. *Décharné*, *chacal*, *outrance*. *Suintement* et... quels sont les autres mots que je déteste ?

Elle s'était mise à faire ça, depuis peu : mentionner négligemment d'étranges prédilections ou opinions prétendument ancrées de longue date dont il n'avait jamais été question jusque-là. Ou qui n'avaient même jamais existé, pour autant que l'homme le sache. Il ignora donc cette question absurde en lui demandant de quoi parlait le livre.

Elle garda le silence un moment, se bornant à regarder son reflet galoper le long de la cohue noire des sapins. De quoi il parle ? finit-elle par demander. Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Il ne répondit pas, car il n'avait pas envie de céder à l'esprit de contradiction dont elle faisait preuve.

Au bout d'un moment, elle reprit : Il parle de la guerre.

Laquelle ?

Une des deux guerres mondiales, dit-elle. La première, je crois. Ça se passe dans des tranchées.

Et alors ?

Et alors ? C'est atroce, la guerre. C'est déjà bien assez pénible d'être obligée de lire ça, ne m'oblige pas en plus à en parler.

D'accord, dit-il. Excuse-moi.

Elle le regarda, toute sa combativité soudain désamorcée. Non, dit-elle. Ne sois pas ridicule. C'est moi qui te demande de m'excuser. C'est juste que je suis à cran, tu comprends... pour tout.

Je comprends, dit-il. Moi aussi je suis à cran.

Pour tout ?

Non, dit-il. Pas pour tout. Juste... à propos de la façon dont tout va se passer, tu comprends.

Ou ne pas se passer, dit-elle.

*

Ils s'étaient endormis l'un et l'autre et furent simultanément tirés de leur somme par une étrange sensation d'immobilité. Le train s'était arrêté. Par la vitre de la voiture ils discernaient, au travers du voile de buée que leurs souffles y avaient condensé, un quai et un bâtiment. Il n'y avait personne en vue et pas d'autre bruit que le crépitement ouaté des rafales de neige contre la vitre. L'homme pensa aux molécules chaudes de leurs haleines, piégées contre le verre froid des fenêtres, union externe, indépendante d'eux-mêmes.

Ça doit être là, dit-elle. C'était bien le premier arrêt ?

Oui, dit-il.

Alors c'est là.

Je ne vois pas de panneau, dit-il.

Non. Elle désembua un cercle brouillon sur la vitre, mais rien de significatif n'apparut, juste un peu plus du quai de bois sur lequel un unique lampadaire découpait une trouée conique de neige dans l'immense obscurité environnante.

C'est forcément là, dit-il. Sur quoi il se leva et ouvrit la portière du wagon.

Ne sors pas, dit-elle.

Mais c'est forcément là.

Ça ne se peut pas, dit-elle. Ce n'est pas une vraie gare. Il n'y a ni ville ni rien. Ça doit être une halte intermédiaire.

Une halte intermédiaire ?

Oui, dit-elle. Une simple halte, pas un véritable arrêt.

L'homme descendit sur le quai, piétinant la perfection de la couche de neige. Il se fit l'effet d'un barbare. Mais une fois ce sacrilège perpétré, il comprit qu'il devait continuer, car on s'afflige davantage de voir une fine craquelure sur une belle porcelaine que cette même porcelaine par terre en miettes. Il décrivit donc en courant des cercles de plus en plus grands, soulevant la neige à grandes enjambées brouillonnes, et arriva assez près du bâtiment qui bordait le quai pour voir, tel un souvenir de peinture fanée, le nom de la ville qui était leur destination.

Il se sentit soudain ridicule et cessa ses cavalcades. À la faveur de l'immobilité qui s'ensuivit, il perçut une sorte d'ébranlement monstrueux dans l'obscurité derrière lui. Le train. Il se retourna et le vit avancer lentement, si lentement que l'espace d'un instant il pensa que ce devait être l'obscurité qui se déplaçait à l'arrière-plan, mais il comprit que c'était le train car il voyait sa femme, penchée en avant, regarder par la portière restée ouverte, son visage blanc empreint d'une stupeur muette et, pendant une seconde, il eut une impression de mort, comme lorsqu'on doit laisser l'être aimé quitter ce monde, s'éloigner en silence, les traits défaits, et sombrer dans les ténèbres enneigées.

Une sensation d'urgence balaya alors cette vision et il appela la femme, se mit à courir vers le train qui prenait de la vitesse, puis à côté, tandis qu'elle s'affairait à lancer leurs bagages par la portière ouverte comme si tout cela faisait partie d'un exercice maintes fois répété, sur quoi, juste avant l'endroit où le quai prenait fin, elle se jeta dans ses bras.

Le train s'éloigna avec fracas dans l'obscurité, la portière de leur wagon toujours grande ouverte, pareille à une aile disloquée.

Un instant, il la serra contre lui plus fort et plus étroitement que cela lui était arrivé depuis longtemps. Puis ils se désenlacèrent et allèrent ramasser leurs bagages qui semblaient artistement disposés, rochers sombres sur l'étendue zen du quai enneigé. Ils restèrent un instant plantés là, scrutant l'obscurité qui les environnait.

Ça ne peut pas être ici, dit-elle.

Il montra du doigt les lettres peintes sur le mur de la gare.

Je sais, dit-elle, mais ça ne peut pas être ici. Il n'y a rien...

Je vais aller voir devant la gare, dit-il. Il y aura peut-être quelque chose, là-bas.

Quoi donc ?

Je ne sais pas. Un téléphone, ou un taxi.

Oui, dit-elle. Et peut-être aussi un McDonalds et un Holiday Inn. Au rire amer qu'elle lâcha, l'homme comprit qu'elle se retournait finalement contre lui, le désavouait comme il l'avait vue désavouer tous les gens qu'elle avait aimés par le passé, dérivant lentement mais sûrement vers un lieu où colère, agacement et mépris supplantaient l'amour. Elle s'écarta de lui, s'avança vers le bord du quai et, pendant un instant, ils se toisèrent en silence. Il attendit de voir si sa fureur prenait de l'ampleur ou retombait ; il se doutait qu'elle était trop épuisée pour maintenir une virulence aussi mordante, du reste il ne se trompait pas : au bout d'un moment, elle tituba et tendit la main vers la rambarde métallique pour se rattraper.

Du revers d'un bras emmitouflé dans sa parka, il chassa un coussin de neige d'un banc adossé au mur de la gare. Assieds-toi, dit-il.

Non. Je viens avec toi.

Non, assieds-toi. Tu n'as pas froid ? Tu ne veux pas mon blouson ?

Il n'y a rien devant la gare, dit-elle. Il n'y a rien nulle part.

Ne sois pas ridicule, dit-il. Assieds-toi.

Je ne suis pas un chien, dit-elle. Mais elle s'assit sur le banc.

Je reviens tout de suite, dit-il. Il s'attendait à ce qu'elle proteste mais elle n'en fit rien. Il se pencha et déposa un baiser sur l'égratignure de sa joue froide. Puis il longea le quai et contourna le bâtiment de la gare pour gagner le devant, où il n'y avait pas âme qui vive et, bien que leur affrontement se soit déroulé en douceur, il éprouvait cette sensation étrange qu'on a en quittant une boîte de nuit animée, tard le soir... la soudaine absence de bruit se révélant plus criarde que le vacarme.

Sur le petit parking, quelques voitures et camions plongés dans le noir amassaient stoïquement des manteaux de neige. L'unique route disparaissait dans la forêt qui environnait tout. Aucune trace de vie aux alentours, juste des arbres, de la neige, du silence, et les véhicules assoupis sous leurs linceuls.

Puis les phares de l'une des voitures du parking s'allumèrent et le moteur démarra. Le silence et l'immobilité avaient été jusqu'alors si profonds que voir cette voiture prendre vie semblait aussi irréel que regarder un insecte pris dans l'ambre déployer ses ailes figées et s'envoler. Une bulle blanche luisait sous la neige du toit, laissant supposer que le véhicule était – possiblement – un taxi. La portière s'ouvrit et l'homme vit le chauffeur allumer une cigarette puis jeter l'allumette encore enflammée qui tomba en virevoltant dans la neige et s'éteignit.

L'homme supposa que c'était son apparition qui avait tiré ce véhicule de son sommeil, mais le chauffeur ne donnait aucune indication en ce sens ; il fumait sa cigarette en fixant le parking et la gare sans intérêt apparent.

L'homme descendit alors les marches en bois et traversa la neige compacte du parking, qui crissait sous ses pas. Le chauffeur ne manifesta absolument aucune réaction à l'approche de l'homme, pas même quand il vint se planter dans l'étroit espace enneigé qui séparait la voiture de celle d'à côté.

Au bout d'un moment, d'une chiquenaude, le chauffeur expédia sa cigarette à demi fumée aux pieds de l'homme.

L'homme comprit que le fardeau du premier pas lui incombait. Bonjour, dit-il. Vous parlez anglais ?

Le chauffeur le toisa avec une curiosité étonnée, comme s'il n'avait encore jamais entendu un homme parler. Il pencha la tête de côté.

Est-ce que vous parlez anglais ? répéta l'homme.

Le chauffeur parut trouver cette question amusante : il lâcha un petit rire et alluma une nouvelle cigarette dont il tira une bouffée d'un air

joyeux. Il traça un arc de cercle dans la neige, du bout d'un pied finement chaussé d'une babouche.

Déconcerté par cette scène, l'homme scruta l'ancre bien chauffé qu'était la voiture et vit deux dalmatiens Disney en peluche pendus par le cou au rétroviseur. L'incongruité de cette vision chassa provisoirement l'impression démoralisante qu'il avait d'être un étranger demeuré. Enhardi, il tira de sa poche un bout de papier qu'il tendit au chauffeur en pointant l'index vers les mots qui y étaient inscrits, comme s'il y avait autre chose à lire.

Borgarfjaroasysla Grand Imperial Hotel
Furuhjalli 62

L'espace d'un instant, le chauffeur ne réagit pas. Peut-être ne regardait-il pas les mots, ou ne savait-il pas lire ; c'était impossible à dire. Mais ensuite, d'une voix curieusement dépourvue d'intonation, il prononça à voix haute : Borgarfjaroasysla Grand Imperial Hotel. Et il tendit le bras en direction de la route, l'unique route qui quittait le parking, serpentant dans les profondeurs de la forêt obscure, telle l'illustration d'une perspective.

Oui, je sais, dit l'homme. Mais on ne peut pas y aller à pied. Il mima la marche un instant sur place puis agita l'index : Marcher. Non.

Le chauffeur l'observait toujours avec un amusement muet. Il esquissa un léger haussement d'épaules et montra les pieds de l'homme, signifiant qu'apparemment il pouvait bel et bien marcher.

Mon épouse, dit l'homme. Ses mains dessinèrent la forme d'un sablier entre eux deux et, ce faisant, il pensa au corps émacié, anguleux de sa femme. Il désigna la gare. Mon épouse, dit-il. Mon épouse, pas marcher.

Le chauffeur hocha la tête, indiquant qu'il comprenait. Il haussa légèrement les épaules et tira une bouffée de sa cigarette, comme pour signifier qu'il existait de bien pires destins que celui d'avoir une femme invalide.

Vous nous emmenez ? L'homme empoigna un volant imaginaire qu'il tourna de droite et de gauche. Puis il désigna le chauffeur. Vous ?

Le chauffeur n'eut pas de réaction.

Je vous paierai très bien, dit l'homme. Il sortit son portefeuille de la poche de son blouson et le montra au chauffeur.

Le chauffeur sourit et tendit la main.

Vous nous conduirez hôtel ? demanda l'homme.

Le chauffeur acquiesça et tapota sa paume avec les doigts de son autre main.

L'homme ouvrit son portefeuille puis, le tenant de telle sorte que le chauffeur ne puisse pas voir quelle quantité de billets il contenait, en sortit deux coupures. Il en remit une au chauffeur.

Le chauffeur tendit le doigt vers l'autre coupure.

Je vais chercher mon épouse, dit l'homme. Une nouvelle fois, il caressa les flancs d'un sablier puis montra la gare. Et il agita en l'air le deuxième billet. Celui-là, je donnerai à l'hôtel, dit-il.

Le chauffeur acquiesça.

L'homme traversa le parking en courant. Il glissa sur les marches enneigées, tomba et s'entailla le menton sur l'arête de la plate-forme : il vit l'éclosion de sang rouge sur la neige. Il retira son gant et effleura délicatement l'éraflure. Ses dents lui faisaient mal et il sentait la chaude saveur saline du sang dans sa bouche. Il se releva mais, pris de tournis, s'appuya un instant au mur. Quand il se sentit un peu mieux, il contourna précautionneusement le bâtiment vers l'arrière de la gare.

La femme était toujours assise sur le banc. La neige commençait lentement à la recouvrir, tombant si vite et si dru qu'elle avait déjà presque masqué le gâchis qu'il avait fait en courant sur le quai ; il n'en restait plus qu'une trace fantomatique.

La femme était à ce point immobile que, brièvement, l'homme la crut morte, mais il vit alors le nuage de son souffle s'échapper de sa bouche entrouverte. Elle dormait.

Il resta un instant figé sur place, regardant la neige se poser sur elle, regardant son souffle se condenser et se déployer dans l'air ambiant. Pendant un instant, il oublia le taxi qui attendait sur le parking, oublia le Borgarfjaroasysla Grand Imperial Hotel. Il oublia leur voyage lamentable, interminable, et la maladie qui avait rendu sa femme décharnée et mesquine. Elle avait appuyé la tête contre le mur de la gare et la lumière de la lampe se réverbérant doucement sur la neige lui caressait le visage comme une main délicate, lui restituant une beauté que la maladie avait complètement érodée. L'homme oublia tout et, l'espace d'un instant, ne se souvint plus que de l'amour qu'il lui portait et ce souvenir fut si fort qu'il ressentit de nouveau cet amour, en fut envahi, et il ne put le contenir, ce soudain amour qui l'inondait, alors il jaillit hors de lui sous forme de larmes, et il tomba à genoux devant elle.

*

Le hall du Borgarfjaroasysla Grand Imperial Hotel, plongé dans l'obscurité, semblait gigantesque car les murs en étaient indiscernables dans la pénombre. Ils durent traverser une vaste plaine de moquette aux interminables motifs alambiqués pour arriver au comptoir de la réception, qui se dressait tel un autel tout au fond de l'immense salle, face aux portes à tambour de l'entrée. Une jeune femme, vêtue d'un uniforme d'allure officielle, se tenait derrière le haut comptoir en bois sur lequel étaient juchés deux énormes griffons de bronze tenant chacun en son bec une lanterne aux parois de verre multicolores. La jeune femme, droite comme un piquet, se tenait entre les deux lampes, regardant placidement devant elle. Elle paraissait aussi étrangement inanimée que les créatures qui l'encadraient.

Ce fut la dernière portion de leur voyage, cette traversée de l'immensité océanique du hall. L'homme et la femme se frayèrent un chemin entre de petits îlots de mobilier – fauteuils club amarrés autour de petites tables rondes.